

LA FOI A L'EPREUVE DE LA TOUTE-PUISSANCE

Pourquoi un tel sujet ? Dans le contexte actuel d'abus de pouvoir de tous ordres, le chrétien se doit de dénoncer, sous peine de complicité, les actes porteurs de toute-puissance qui se révèlent destructeurs dans les relations humaines et, plus largement, dans la recherche d'un monde plus juste et plus fraternel. Vertige coupable du désir, la jouissance mortifère d'un comportement tout-puissant, tant individuel que collectif, suscite tellement de drames et défigure trop souvent les familles, les communautés et les diverses composantes de la vie sociale, qu'il est impossible de se taire.

Si la toute-puissance est déterminante dans les abus sexuels par exemple, elle l'est aussi dans les abus de pouvoir, la domination de l'argent et les emprises en tous genres sur les personnes. Cependant, son champ d'action apparaît, hélas, beaucoup plus vaste encore. Ainsi il est urgent de prendre mieux conscience de la toute-puissance exercée par la science et la technique dans un contexte de crise écologique profonde et de remise en question des modèles économiques dominants. La dernière pandémie de la Covid-19 a révélé, pour une part, la fragilité de ces systèmes prétendument « tout-puissants ». Soumettre, posséder, vouloir tout maîtriser, c'est refuser la distance infranchissable qui existe entre nos désirs et la réalité, dans sa richesse, sa fragilité et sa complexité. L'enjeu éthique et spirituel est alors de chercher et d'accueillir « la juste distance » nécessaire au respect mutuel entre les personnes.

La question de la toute-puissance n'est pas absente de la révélation biblique comme nous allons le voir. Celle-ci offre un éclairage anthropologique et théologique qui peut rejoindre facilement nos contemporains et consonner avec ce que les sciences humaines nous disent des phénomènes d'abus et d'emprise. De même la Foi et la Tradition offrent à l'Eglise des ressources pour penser – et combattre - la volonté de toute- puissance. Plus profondément encore, le cœur de la foi et de la vie chrétienne s'enracine dans la force et la faiblesse d'aimer, à la suite et à l'exemple du Christ venu pour servir et non pour être servi !

Il est bon, à ce sujet, de relire au chapitre 10 de l'évangile de Marc, les versets 35 à 45 où Jésus donne une leçon magistrale à ses disciples - et par là à nous même - sur le comportement que tout disciple et donc tout chrétien doit tenir lorsqu'il est en situation de pouvoir.

« En ce temps-là, Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent... car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude ».

Tout d'abord une constatation : on ne choisit pas ses combats, encore moins ses adversaires. C'est en nous déclarant la guerre que l'adversaire se déclare notre ennemi. Le pacifisme est une erreur tragique. On croit éviter la confrontation, on ne fait que la différer et l'aggraver. Au temps de la menace babylonienne, Jérémie était accusé d'être un prophète de malheur, parce qu'il essayait de réveiller les inconscients : *« Ils traitent à la légère la blessure de mon peuple, en disant : Paix ! La paix ! alors qu'il n'y a pas de paix » (Jr 6,14).*

Les catholiques sont souvent légitimistes, plutôt bienveillants pour le pouvoir, selon le conseil de saint Paul et de saint Pierre : *« Que chacun soit soumis aux autorités supérieures » (Ro 13,1 ; 1 P 2,13).* Mais les persécutions, déjà présentes dans les Actes des Apôtres, empêchent d'être trop naïfs. *« Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 5, 29).* Finalement, dans *le Livre de l'Apocalypse*, saint Jean donne une vision tragique de l'histoire... mais qui n'est pas sans espérance car l'Agneau immolé et ressuscité (Ap 5, 6) est vainqueur du monde (Jn 16, 33) et le prince de ce monde est jeté dehors (Jn, 12, 31).

La victoire est donc acquise, mais le combat n'est pas fini. Je dirais même que nous sommes en plein dedans ! Il fait rage plus que jamais. Je ne parle pas des combats dont tout le monde parle : écologique, politique (avec l'échéance de 2022 !), sanitaire (géré par un vrai conseil de guerre), économique, stratégique... Toutes ces mobilisations occupent les esprits et occultent l'essentiel. Il faut déchirer le voile et montrer le vrai champ de bataille. Comme vous le savez, le mot « apocalypse » signifie révélation mais aussi dévoilement. Quel est précisément le champ de bataille dans lequel nous sommes plongés ? C'est une révolution anthropologique : la guerre est déclarée à l'humain dans l'homme... Culture de mort disait saint Jean-Paul II.

Disciples du Christ, qui est la Vérité et la Vie, nous sommes témoins d'une course folle vers toujours plus de transgression et de déconstruction. La roue de l'Histoire – apparemment inexorable – avance toujours dans le même sens. Après l'avortement (un enfant sur cinq en France, cinquante millions par an dans le monde), nous avons l'euthanasie ; après le Pacs, la décomposition de la famille et de la filiation ; après la PMA, la GPA ; après l'érotisme, la pornographie ; après la vaccination obligatoire au prétexte de protéger les plus faibles et, comme la résistance s'installe, le pass-sanitaire sans lequel plus aucune vie sociale est possible... La liste est longue et il n'y a pas de raison que cela s'arrête. Le grand risque est de nous résigner et même de nous habituer.

C'est là que la toute-puissance donne sa mesure. Je ne désigne pas un concept très précis. Je veux simplement parler de cette attitude – hélas ordinaire – qui consiste à maintenir l'autre dans une

dépendance, une contrainte, une emprise où il devient l'objet de mon pouvoir et - dans le cas particulier des abus sexuels - objet de mes désirs, de ma jouissance. Cet exposé veut mettre en perspective divers aspects de la toute-puissance pour une meilleure prise de conscience de sa nocivité mortifère dans l'ordinaire de la vie personnelle et sociale, comme le révèlent, de manière très aigüe, les dictats sanitaires qui nous sont imposés dans la vie quotidienne et le scandale des abus sexuels commis sur des mineurs ou des personnes vulnérables mais aussi les violences sexistes et sexuelles commises à l'encontre des femmes.

La toute-puissance ne respecte la personne ni dans sa dignité, ni dans sa liberté de sujet. Elle efface toute altérité car autrui n'existe alors que dans le regard du profiteur ou de l'agresseur. Parler de toute-puissance c'est parler d'emprise, de mainmise mais aussi de séduction. Ces trois attitudes ont pour finalité la prise de possession de l'autre, son enfermement dans une relation de dominant à dominé conduisant à une dépendance et cela sans qu'il soit fait usage de la force physique mais bien plutôt la mise en œuvre de stratégies psychologiques, affectives voire spirituelles. Mettre en lumière - dans la vie ordinaire - ces trois attitudes c'est déjà identifier la toute-puissance à l'œuvre dans toute relation humaine. C'est aussi en désigner le caractère ordinaire qui se fond discrètement dans les nombreux désirs qui habitent le cœur humain. Sachant cela, c'est se donner les moyens de la vigilance et de la prévention.

Il est intéressant de se pencher sur la Bible et les Evangiles pour voir ce qui est dit de la toute-puissance. Cette notion se trouve précisément au commencement de la Bible dans un des récits les plus vieux et les plus connus au monde : la Genèse. Nous y trouvons la fameuse question du premier péché – qui n'est pas de nature sexuelle comme beaucoup le croient souvent – mais qui prend racine dans le désir de devenir tout-puissant, désir suscité par le Tentateur (Gn 3, 4-7). Et c'est au commencement de l'évangile de Matthieu, chap. 4, versets 1 à 11, que ce même défi revient avec les tentations de Jésus au désert où le diable l'invite à sortir de son humanité pour exercer une toute-puissance soi-disant divine. Dans la Bible, la phrase : « vous serez comme des dieux », est lumineuse. C'est la plus forte et la plus simple définition de la toute-puissance : quittez votre humanité et soyez comme des dieux, refusez votre statut de créature et vous serez au-dessus de tous les êtres vivants. La notion de créature se comprend ici dans une dimension relationnelle : je n'existe pas par moi-même mais je dépends d'un autre. Refuser la condition de créature, donc refuser ce lien à son Créateur, c'est refuser toute dépendance et donc devenir tout-puissant.

Présente au seuil de la Bible et traversant tout le Premier testament, la question de la toute-puissance se retrouve de manière tout à fait singulière et décisive dans les évangiles : quand Dieu se

fait homme en Jésus le Christ, est-il un homme tout-puissant ? Qui est le Fils de Dieu « tout-puissant », quand il s'incarne en ce petit enfant couché dans la mangeoire d'une étable et quand il meurt crucifié sur le bois d'une croix ? Dans ce que le Christ nous révèle de Dieu y a-t-il place pour la toute-puissance ?... Avant de commencer sa vie publique, Jésus passe par l'épreuve du désert. Plus tard, les foules et les prêtres l'interpelleront souvent, réclamant qu'il manifeste par une démonstration de puissance qu'il est bien le Messie. Les disciples, eux aussi, refuseront l'annonce de sa mort par leur Maître lui-même. Et Pierre reprochera vivement à Celui qu'il reconnaît comme le Messie d'être incapable de vaincre ses adversaires et d'échapper à la mort. Ce qui lui vaudra une des plus dures paroles prononcées par Jésus : « *Passe derrière moi, Satan ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes* » (Mc 8, 33). Or, loin de succomber à toutes ces tentations d'apparaître comme le Dieu tout-puissant, le Christ se révèle pleinement et librement dans l'abaissement – la kénose – et dans l'humilité totale de la croix. Servir et non être servi, tel est le chemin d'humilité que trace le Christ, hier et aujourd'hui, pour son Eglise et pour nous tous, comme nous l'avons vu au début de cet exposé, dans le chapitre 10 de l'évangile de Marc.

Dans toute société, les lieux de pouvoir créent des élites qui protègent leurs déviances et se protègent entre elles. C'est le cléricalisme au sens large du terme. Il s'agit d'hommes et de femmes ayant acquis notoriété et influence, ceux qu'ont appelés en France les grands « clercs » de la République. Ils ne constituent pas toujours un système organisé, mais s'assemblent en « chapelles » ou en « castes » toutes-puissantes. Aujourd'hui surgit la mise en cause d'une partie de cette élite – notamment dans le monde littéraire, sportif, médiatique ou politique – concernant son implication dans le harcèlement et les abus sexuels mais aussi la pédocriminalité. Par exemple, le cas de Gabriel Matzneff, après d'autres auteurs, parfois intouchables, comme André Gide, auteur de *L'immoraliste !* Force est de constater qu'il n'y eut personne, dans les années 1970 – 1980, pour dénoncer de tels comportements quant ils n'étaient pas encouragés. Elitisme ou cléricalisme sont finalement deux attitudes comparables, car dans l'exercice du pouvoir, elles sont installées sur le versant ambigu de l'impunité, qui n'est souvent que la figure d'une toute-puissance ordinaire.

La sexualité, le pouvoir et l'argent constituent trois grands pôles du désir humain et orientent l'histoire de l'humanité dans son destin à la fois heureux et malheureux. Certes différentes, ces trois réalités recèlent cependant en elles les grands mobiles qui, de tout temps, conduisent à abuser, à dominer et à exploiter, comme à travers le marché de la prostitution ou des esclavages modernes ou, encore, l'exploitation économique et sociale des personnes. Autant de situations qui portent atteinte à la dignité et réduisent hommes et femmes au rang de simples objets, perdant ainsi leur condition de sujets libres et responsables. Chacune à sa manière, ces trois sources de toute-puissance se

traduisent par la tentation de la recherche d'une mainmise sur la réalité qui, pourtant, leur échappera toujours.

Dans une perspective plus large encore, et plus urgente en ce début de XXI^e siècle, nous prenons de plus en plus conscience de la manière dont l'homme exerce son pouvoir sur la vie de la planète : impossible d'envisager l'avenir de la Terre sans réflexion sur la toute-puissance des activités humaines ! Le projet d'écologie intégrale qui se dessine à tous niveaux apparaît incompatible avec une humanité qui se pense uniquement comme un accroissement constant de sa puissance technique, scientifique et économique. Ainsi le Pape François écrit-il dans « *Laudato Si'* » :

« On a tendance à croire que tout accroissement de puissance est en soi « progrès », un degré plus haut de sécurité, d'utilité, de bien-être, de force vitale, de plénitude des valeurs comme si la réalité, le bien et la vérité surgissaient spontanément du pouvoir technologique et économique lui-même. Le fait est que le monde moderne n'a pas reçu l'éducation nécessaire pour faire bon usage de son pouvoir, parce que l'immense progrès technologique n'a pas été accompagné d'un développement de l'être humain en responsabilité, en valeur, en conscience. Chaque époque tend à développer peu d'auto-conscience de ses propres limites. C'est pourquoi, il est possible qu'aujourd'hui l'humanité ne se rende pas compte de la gravité des défis qui se présentent, et que la possibilité devienne sans cesse plus grande pour l'homme de mal utiliser sa puissance quand existent non pas des normes de liberté, mais de prétendues nécessités : l'utilité et la sécurité ».

La dimension religieuse – composante incontournable des sociétés humaines – n'est donc pas non plus à l'abri de ces trois tentations que sont l'argent, le pouvoir et la sexualité. Plus en amont encore, soulignons un autre élément qui traverse les siècles et qui n'est pas à ignorer : la dimension du sacré. Dans l'histoire biblique, le passage de la sainteté au sacré – objet des critiques acerbes des prophètes quant aux dérives idolâtriques – est souvent vite accompli. Et quand le sacré se confond avec le religieux, on entre sans transition dans l'ordre de la toute-puissance, car le sacré confère pouvoir et impunité aux adeptes de la divinité. Il conduit à ce qu'on désigne aujourd'hui comme le « radicalisme ». La dynamique propre aux religions porte en elle-même les germes d'une violence, violence même originelle, comme l'a démontré René Girard dans son ouvrage « *La violence et le sacré* ». Dans le christianisme cette violence rencontre la figure du Crucifié, ouvrant un chemin de rédemption.

Ni le pouvoir, ni le sexe ni l'argent ne sont d'emblée de l'ordre du vertige, mais c'est leur usage, mobilisé par la volonté de toute-puissance, qui les rend vertigineux. De fait, la jouissance du pouvoir a tendance à pousser son détenteur hors de la sphère précise et limitée de son autorité, de

l'étendre à d'autres domaines, devenant alors un pouvoir totalisant, totalitaire, source d'une jouissance plus large. Ce pouvoir qui semble illimité, fait entrer peu à peu dans le cercle vertigineux d'un sentiment de toute-puissance. Cette spirale du pouvoir ne s'exerce pas seulement chez les gens haut placés ou à des postes très importants. Elle se révèle parfois, de manière insidieuse, chez les plus modestes. Dans la vie ordinaire de très simples responsabilités peuvent être l'occasion d'imposer, de manière tout à fait autoritaire, sa puissance à l'autre. Ne dit-on pas : « Celui-là joue au petit chef » ?... Les dérives du pouvoir commencent souvent, très simplement, par un détournement de l'autorité reçue, celle de l'élu, du père de famille, du responsable pédagogique, du coach sportif... Cette autorité – perçue comme incontestable – se joue dans un réseau de relations qui ne porte pas – ou n'ose porter – un regard critique sur le responsable et lui donne une légitimité dans tout ce qu'il fait ou décide. Jacques Arènes, dans son ouvrage : « *Les nouvelles figures de l'autorité* », *Etudes*, (Fev. 2015, p. 57) écrit : « *Une réflexion sur l'autorité ne peut être dissociée d'une théorie du lien humain. Le lien est essentiel et fragile, menacé par la force des événements de la vie, et par la puissance d'agression de chacun de nous.* ». En effet, la fragilité des personnes en responsabilité peut les conduire à la recherche d'une plus grande assurance, de l'affirmation de leur pouvoir et de tentative de domination.

Si la toute-puissance travestit le réel, alors l'argent en est un instrument efficace. Il permet, de bien des manières, d'avoir une maîtrise sur les autres. Vecteur puissant de contrôle et de mainmise, l'argent achète le silence, l'argent corrompt. Les nombreux scandales financiers, qui alimentent régulièrement l'actualité, manifestent cette force « quasi souterraine » de la corruption par l'argent à tous les niveaux – des plus simples aux plus élevés socialement - et l'emprise qu'elle suscite sur les personnes, jusqu'à mettre leur vie en danger, comme dans la mafia ! Dans tous les domaines, celui qui est riche est tenté de dominer, d'affirmer sa puissance matérielle. Ainsi la dynamique économique est-elle souvent beaucoup plus occupée à renforcer son pouvoir qu'à œuvrer au bien commun. Le monde ultralibéral est l'expression concrète d'une toute-puissance financière et économique qui fait peu de cas de la finalité première de l'économie au service de tous et du développement intégral des peuples. La toute-puissance économique, alliée à la toute-puissance technologique constitue un danger croissant pour la planète et la survie des générations futures. On pourrait parler « d'abus écologique » comme on parle d'abus sexuels, signifiant par là combien le traumatisme de l'agression demeure irréversible tant pour l'avenir de la personne que de la Terre.

Ainsi les toutes-puissances de l'argent et de la technique se rejoignent facilement jusque dans la marchandisation du corps féminin et de la filiation. Comme Sylviane Agasinski le souligne

justement dans son ouvrage « *L'Homme désincarné : du corps charnel au corps fabriqué* » (Paris, Gallimard, 2019, p. 10-11), cette marchandisation s'effectue tant par le biais de la toute-puissance technique chez les mères porteuses que par la toute-puissance de l'argent chez les femmes prostituées. La technique permet d'utiliser le ventre des femmes afin de porter un enfant pour d'autres, en contrepartie de sommes importantes. Depuis les temps immémoriaux de l'esclavage jusqu'aujourd'hui, la toute-puissance de l'argent transforme vite un être humain en marchandise, en objet recherché sur le marché ou sur Internet. De nouveau nous voyons le lien étroit entre le sexe, l'argent et le pouvoir : ensemble ils deviennent cette puissance imaginaire capable de désincarner, de déshumaniser, de désintégrer l'être humain, devenu « cet obscur objet du désir »...

Dans les Evangiles, de nombreuses paraboles dénoncent le cœur de l'homme âpre au gain et imbu de ce qu'il possède ; enfermé sur lui-même il devient imperméable aux autres et à leurs détresses. Ainsi cet homme riche incapable de voir le pauvre Lazare, couvert d'ulcères, en train de mourir à sa porte (Luc 16, 19-31). Ainsi encore ce grand propriétaire au sujet de ses récoltes qui, pour les engranger, envisage de détruire ses greniers pour en construire de plus grands... alors que cette nuit même Dieu va lui redemander sa vie ! Et Jésus d'ajouter : « *Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même au lieu d'être riche en vue de Dieu* » (Luc 12, 16-21). En ce sens, au cours des dernières décennies, l'Eglise catholique a abordé cette question de l'argent de manière très directe dans sa doctrine sociale. Ainsi le Pape François dans « *Fratelli tutti, (§ 168)*, - sans parler de toute-puissance - tient des propos très critiques sur le fonctionnement de l'économie mondiale. Il souligne que cela fait longtemps qu'on nous dit que l'économie de libre marché va avoir des retombées – « ruisseler » - sur les plus pauvres : on les attend toujours ! La théorie du « ruissellement » semble bien à sec depuis longtemps... L'oubli des plus petits dans bien des domaines est un bon révélateur des méfaits d'une toute-puissance qui n'est qu'injustice.

Cette attention du christianisme aux risques conjugués de l'argent et du pouvoir et à la recherche d'une vie simple rejoint la réflexion actuelle des courants écologiques sur la sobriété nécessaire à mettre en œuvre pour la sauvegarde de la planète. Sobriété, modestie, humilité : autant de termes qui expriment le respect de la réalité et s'opposent aux toutes-puissances exercées sur la création. Reste l'incessante question de la juste distance à l'argent, le nôtre, celui des autres et celui de la collectivité. Dans l'Evangile on lit : « *Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur* » (Mt 6, 21) ce qui peut se traduire par : « *Là où est ton argent, là aussi sera ton cœur* ». L'Evangile ne dit pas que l'argent est mauvais, mais il invite à s'interroger sur sa puissance dans l'existence humaine et, par conséquent, sur la recherche d'une justice qui permette à tous de vivre dignement.

La toute-puissance – humaine, trop humaine – a-t-elle toujours le dernier mot ? Est-elle le destin inavouable de bien des relations humaines ? Si les forces obscures du désir semblent l'emporter dans de nombreuses situations, l'être humain possède les ressources psychologiques, intellectuelles et spirituelles nécessaires pour respecter l'autre dans sa dignité et ne pas en faire le simple objet de son désir. Dit autrement, l'apprentissage d'une juste distance dans les relations entre les personnes constitue un enjeu éthique majeur. Juste distance qu'une longue tradition a désigné sous le terme de « chasteté ». Confondue avec la continence, la chasteté est synonyme dans l'opinion courante, d'absence de relations sexuelles et attribuée – en lien avec le célibat – aux prêtres, moines et moniales. Cette vision conduit à faire de la chasteté un concept limité à la sphère religieuse et réservé à quelques uns. D'où sa méconnaissance totale par beaucoup. Or, dans la tradition chrétienne – et au-delà, - la chasteté se définit comme la manière dont chacun, homme ou femme, est invité à vivre et à déployer la richesse de sa propre dimension sexuée et sexuelle, en lui donnant un possible sens. En morale, la chasteté est proche d'une grande vertu classique : la tempérance. Aux côtés des vertus cardinales que sont la force, la prudence et la justice, la tempérance exprime de manière particulière la volonté et la mise en œuvre d'un travail à faire sur la toute-puissance de nos désirs. Ni refus, ni déni, ni oubli du plaisir, la tempérance (de *temperare* : agir avec mesure, modération, sobriété) a pour objet d'accueillir ce qui est « raisonnable », en délaissant le « déraisonnable ».

Rapportée à la société de consommation, la tempérance revêt une actualité nouvelle dans la réflexion écologique sur les modes de vie actuels, dans la recherche – vertueuse – d'une certaine frugalité ou sobriété, c'est-à-dire d'une consommation respectueuse des ressources planétaires et d'une modération de notre désir de maîtrise de la planète.

Dit autrement, être chaste est un travail d'ajustement permanent au réel, un réel jamais maîtrisable, ni atteignable. C'est en même temps un travail de renoncement à la toute-puissance du désir qui cherche à faire plier le réel à ses attentes. A ce sujet, lire le très bon article de Xavier LACROIX dans la revue *Christus n° 180*, (octobre 1998, p. 399-406) intitulé : « *L'épreuve de la vérité : consentir au manque* ».

Parmi les ressources de la vie chrétienne qui permettent de surmonter la crise actuelle générée par les abus en tous genres, il est nécessaire de revenir sans cesse à l'Évangile. Comme Pierre, le monde moderne a renié le Christ. L'homme contemporain a eu peur de Dieu, peur de se faire son disciple. Il a craint le regard des autres et tout comme Pierre il a dit : « *Je ne connais pas cet homme.* » Accepterons-nous de croiser le regard de miséricorde du Christ ? Pleurer notre reniement et demander pardon ? Nous devons nous interroger sur le sens de notre croyance pour éviter de vivre à la périphérie de nous-mêmes, dans la superficialité, la routine ou l'indifférence. Il y a des

réalités vécues, difficiles à définir telles que l'amour ou la foi qui est l'expérience de l'intimité intérieure avec Dieu. Ces réalités empoignent et saisissent toute l'existence, la bouleversent et la transforment de l'intérieur. Pour le chrétien, la foi est une confiance totale et absolue de l'homme envers un Dieu personnellement rencontré.

Dans l'histoire de l'humanité, un homme, Abraham, a su opérer un retournement total en découvrant la foi comme une relation essentiellement personnelle avec un Dieu unique. Cette relation a été initiée par la confiance sans réserve en la parole de Dieu. Abraham entend une parole et un appel : il obéit immédiatement. La foi est donc un « Oui » à Dieu... « Oui » d'Abraham ; « Oui » de Marie... La foi consiste à se laisser guider par Dieu... Il devient notre force, notre soutien, notre sécurité, notre rocher inébranlable sur lequel nous pouvons nous appuyer. La foi est contagieuse. Si elle ne l'est pas c'est qu'elle s'est affaïdi. La foi est comme le soleil : elle brille, éclaire, rayonne et réchauffe tout ce qui gravite autour d'elle... La foi est toujours une réponse d'amour à une initiative d'amour et d'Alliance. Mais il faut souligner avec suffisamment d'insistance que la foi est inséparablement liée à la conversion. Elle est une rupture avec notre vie de péché, avec les idoles et tous les « veaux d'or » de notre propre fabrication pour revenir au Dieu vivant et vrai, au moyen d'une rencontre qui nous désarçonne et nous renverse totalement. La foi consiste dans la disponibilité à se laisser transformer toujours de nouveau par l'appel de ce Dieu qui constamment nous répète : *« Revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et le deuil. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements et revenez au Seigneur, car il est tendre et miséricordieux »* (Jl 2, 12-13).

La perte du sens de la foi est la racine profonde de la crise de civilisation que nous vivons. Comme aux premiers siècles du christianisme, quand s'écroulait l'Empire romain, toutes les institutions humaines semblent aujourd'hui sur la voie de la décadence. En perdant le sens de Dieu, on a sapé le fondement de toute civilisation humaine et ouvert la porte à la barbarie totalitaire. Benoît XVI a parfaitement expliqué cette idée dans une catéchèse du 14 novembre 2012 :

« L'homme séparé de Dieu est réduit à une seule dimension, horizontale. Cette réduction est justement une des causes fondamentales des totalitarismes qui ont eu des conséquences tragiques au siècle dernier, ainsi que la crise des valeurs que nous voyons actuellement. En obscurcissant la référence à Dieu, on a aussi obscurci l'horizon éthique, pour laisser place au relativisme et à une conception ambiguë de la liberté, qui au lieu d'être libératrice finit par lier l'homme à des idoles. Les tentations que Jésus a affrontées au désert dans sa mission publique représentent bien ces « idoles » qui séduisent l'homme, quand il ne va pas au-delà de lui-même. Si Dieu perd son caractère central, l'homme perd sa juste place, il ne trouve plus sa place dans le créé, dans les relations avec les autres. »

En refusant à Dieu de faire irruption dans tous les aspects de la vie humaine revient à condamner l'homme à la solitude. Il se retrouve condamné à errer dans le monde comme un barbare nomade, sans savoir qu'il est fils et héritier d'un Père qui l'a créé par amour et l'appelle à partager son bonheur éternel.

Alors que ces temps troublés nous appellent plus que jamais à être forts, vigoureux et inébranlables dans la foi, nous sommes comme les disciples. Après la crucifixion, ils ne comprennent plus. Leur foi est érodée ; la tristesse les envahit... Ils croient que tout est perdu. Devant ce monde livré à l'avidité des puissants, nous aussi comme les disciples, nous fuyons la ville, déçus, désespérés

et faisons route vers Emmaüs... vers le néant ! Devant nous s'ouvre un chemin qui semble ne mener nulle part. Nous marchons sans comprendre, ne sachant où aller... Pourtant voici qu'un homme chemine avec nous. De quoi vous entretenez-vous en marchant ? nous demande-t-il. Et nous lui racontons notre tristesse, notre angoisse, notre déception. Alors il reprend la parole nous reprochant notre manque de foi : « O hommes sans intelligence et lents à croire ! Ne fallait-il pas que le Christ souffre cela pour entrer dans sa gloire ? »...

Pour conclure, je citerai cet extrait des entretiens du Cardinal SARAH avec Nicolas Diat, dans son livre : « *Le soir approche et déjà le jour baisse* » (Fayard avr. 2019, p. 429) : « *En nous offrant la foi, Dieu ouvre sa main pour que nous y posions la nôtre et nous laissions conduire par Lui. De quoi aurions-nous peur ? L'essentiel est de garder fermement notre main dans la sienne ! Notre foi est ce lien profond avec Dieu lui-même. « Je sais en qui j'ai cru », dit saint Paul dans la seconde lettre à Timothée (1, 12). Garder l'esprit de foi, c'est renoncer à toute compromission, c'est refuser de voir les choses autrement que par la foi. C'est garder notre main dans la main de Dieu. Je crois profondément que c'est la seule source possible de paix et de douceur. Garder notre main dans la main de Dieu est le gage d'une vraie bienveillance sans complicité, d'une vraie douceur sans lâcheté, d'une vraie force sans violence. La foi est plus que jamais une vertu d'actualité !* »

Paris, Octobre 2021.

Note : Le titre de cette conférence est emprunté au livre de Mgr Luc CREPY, évêque de Versailles, avec en sous-titre « *lutter contre les abus dans l'Eglise* », paru en avril 2021 aux Editions Lessius, dont je cite plusieurs passages in extenso. De même pour le livre du Cardinal Sarah avec Nicolas Diat « *le soir approche et déjà le jour baisse* » (Fayard, mars 2019).